

Almqvist? Pourquoi pas?... Essayons toujours...

Carl J.L. Almqvist, *Sara*, traduit du suédois par Régis Boyer, Aix-en-Provence, Pandora éditions, 1981, collection « Domaine nordique »

Marie José Thériault

Volume 24, numéro 1 (139), janvier-février 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thériault, M. J. (1982). Almqvist? Pourquoi pas?... Essayons toujours... / Carl J.L. Almqvist, *Sara*, traduit du suédois par Régis Boyer, Aix-en-Provence, Pandora éditions, 1981, collection « Domaine nordique ». *Liberté*, 24(1), 107-112.

Lire en traduction

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

CARL J.L. ALMQVIST, *Sara*, traduit du suédois par Régis Boyer, Aix-en-Provence, Pandora éditions, 1981, collection «Domaine nordique»

Almqvist? Pourquoi pas?... Essayons toujours...*

Par une aimable soirée de décembre, les passagers du *Princess Irena* qui étaient accoudés au bastingage pouvaient voir les lueurs du petit port antillais se fondre au loin dans le ravissant ciel nocturne, car l'heure avait sonné depuis peu de l'appareillage et le blanc navire de croisière fendait à bonne vitesse les eaux calmes de la mer Caraïbe.

Parmi eux, mais un peu à l'écart, il y avait un beau et grand jeune homme à l'élégance discrète, et dont l'assez jolie barbe taillée pouvait plaire aux dames. Il avait conversé plus tôt avec quelques-unes d'entre elles que son amabilité n'offensait point et qui n'étaient pas assez farouches pour lui tourner le chignon. Son attention avait été par la suite attirée par une jeune passagère dont il ne pouvait décider si elle était de son monde ou d'une autre condition; elle était coquette sans élégance, ou élégante sans coquetterie, et d'une assurance timide qui l'intrigua. Il se demanda: «Cette passagère, doit-on lui dire *Madame* ou *Mademoiselle*?»

Tandis qu'il s'attachait à cette pensée, ne parvenant pas non plus à deviner s'il s'agissait d'une provinciale ou d'une citadine, il fit quelques pas dans sa direction après avoir soumis à un examen minutieux sa cravate, sa veste et le bout de ses chaussures, et poli furtivement ces dernières sur les jambes de son pantalon.

* *L'apparent irrespect de ce pastiche ne dissimule qu'à demi une franche admiration pour un écrivain qui, en 1850, se révèle déjà plus moderne par ses idées que beaucoup de nos contemporains, écrivains ou pas.*

Un hasard — bien calculé — voulut qu'il effleurât du coude le bras de la jeune femme au moment où, se trouvant à sa hauteur, il tirait de sa poche un étui à cigarettes en cuir lisse.

— Permettez, Mada... hum! Mademois... Permettez, hum! Voulez-vous bien accepter une humble cigarette?

La femme le regarda froidement, mais prit la cigarette qu'il lui tendait. Puis elle l'examina de la tête aux pieds tandis qu'il cherchait en vain sur lui un briquet ou des allumettes. Il pâlit et perdit son aplomb tout en se disant: «Bravo! La belle idée que j'ai eue de lui offrir une sèche quand je n'ai pas le feu! et ce, devant tous ces gens! Diablerie!»

De longues secondes passèrent et, du geste le plus mignon qu'elle pût, la jeune femme jeta la cigarette à la mer. Là-dessus, il fit de même avec l'étui en cuir, après quoi il cracha à courte distance, du côté où elle ne se tenait pas.

— Vois-tu, dit-il, moi aussi j'ai jeté mes cigarettes. Sans feu, c'était le mieux à faire.

Il s'inquiétait de lire sur son visage rose l'effet qu'avait pu produire un *tu* aussi inattendu, mais la passagère le récompensa d'un sourire tout ce qu'il y a de plus espiègle et murmura en guise de réponse:

— Un gros méchant requin les aura déjà avalées, j'espère.

A ce moment même, elle tressaillit, ce qui réjouit le jeune homme: «Quoi? Elle frémit? Elle peut donc frémir?» Et, prenant sans cérémonie le coude qu'elle ne lui offrait pas encore, il la conduisit à l'intérieur par de stupides escaliers et d'étroites coursives, vers la bibliothèque, ravi de découvrir qu'elle se laissait aller un peu contre lui sans gêne ou confusion. Son insolente raideur de tout à l'heure avait rendu le jeune homme certain qu'elle ne s'abandonnait jamais à des agréments de ce genre, mais maintenant, il n'osait plus se prononcer pour savoir dans quelle mesure cette passagère dont il ignorait toujours le nom n'avait pas, en son temps, cédé à d'encore plus suaves familiarités.

Tandis qu'ils pénétraient dans la bibliothèque, Aude (car c'est ainsi qu'elle s'appelait; et le beau grand jeune homme l'eût appris s'il se fût donné la peine de le lui demander) balayait de la main, de sa jolie petite main déliée, les reliures alignées sur les rayons; et soudain, elle dit:

— Je voudrais connaître ton nom. Moi, c'est Aude. Et toi,

quel est ton nom?

— Frédéric, répondit-il.

— Frédéric, oui, naturellement. Et puis, c'est ainsi qu'on a baptisé l'un de mes neveux. Regarde, nous pouvons nous installer là. Et grand merci: j'avais assez froid tout à l'heure.

Frédéric s'assit à côté d'elle, aussi satisfait que s'il venait d'être décoré de la Légion d'honneur. Il faut dire qu'elle était, à cette minute, aussi séduisante qu'il pût souhaiter et qu'elle déposait sur la table très délicatement et curvilignement un petit livre mince et de reliure plaisante qu'elle avait saisi au passage sans qu'il s'en aperçût. Il eut ainsi une occasion de plus d'admirer la fine grâce de ses jointures et son poignet bien fait.

— Connais-tu ce roman-pamphlet d'Almqvist, Frédéric?

Il se leva d'un bond et, qu'en dites-vous, il l'aurait bien couverte de baisers s'ils ne s'étaient pas trouvés en public. «Elle a des lettres!» jubila-t-il en lui-même.

— Eh bien! Tu es muet? dit-elle en lui tapotant l'avant-bras. Assois-toi, Frédéric, nous allons nous amuser à l'évaluer. Tu m'aideras si je me trompe. Voyons: Almqvist a publié la version définitive de ce roman, *Sara* s'entend, en 1850, en même temps que le tome III de la seconde édition de son *Livre de l'Eglantine*, quelques mois seulement avant de se trouver mêlé à une obscure histoire de faux, de tentative d'empoisonnement et de corruption. Pour peu qu'on s'amuse des existences échevelées et... ouh! tout à fait insensées de certaines gens, celle d'Almqvist est d'un joli grand agrément. Mais suffit! C'était sûrement un honnête homme qui avait réellement des ennuis et qui ne prit point la fuite aux Etats-Unis pour le plaisir, car «porter le carcan en place publique», assurément, cette idée devait l'embarrasser (elle prit un air sublime en disant ces mots et leva sur Frédéric de grands yeux célestes qui le secouèrent plus que le narrateur n'est en état de le dire).

— Ma foi, fit-il à son tour, on pourrait s'étonner qu'il pût trouver le loisir de tant de fredaines. Il devait être studieux et appliqué quand cela se trouvait, puisque n'écrivit-il pas un nombre incalculable d'ouvrages, parfois anonymement, et sur les sujets les plus divers? De la grammaire à l'arithmétique, en passant par la géométrie et le roman historique, il a noirci des milliers de feuillets dont plusieurs ont été objets de scandale, car — hum — on dit qu'il contestait à peu près tout jusqu'à la contradiction.

— C'est là un droit que peut bien s'arroger un homme lucide et en avance sur son temps, me semble-t-il. Ah! Frédéric! Frédéric! Il n'a pas écrit que des traités savants ou de petits récits gracieux dans le goût romantique: lui-même victime de l'épreuve diabolique que peut être une union incommode lorsque les formules magiques du mariage, qui ne servent à rien, ordonnent qu'on la supporte, il a beaucoup réfléchi (tout comme moi) sur les rapports venimeux qui corrompent les couples mal assortis. Sa Sara est passionnée d'organisation, car les réalités pratiques, elle le sait, peuvent rendre cruels ou idiots des êtres humains qui ont de l'affection l'un pour l'autre. Pour commencer, elle impose à Albert, son compagnon de voyage, sa participation à la course, à un demi skilling près, et Albert, d'abord humilié par ses façons, finit par comprendre qu'il n'y a pas de bassesse à accepter un pareil partage et en vient même à compter soigneusement l'argent qui roule hors de la bourse en soie verte de Sara.

— C'étaient donc ces intéressants sujets qui occupaient Sara avant qu'elle ne s'endorme, répliqua Frédéric, un peu irrité de constater qu'Aude péchait par anti-masculinisme en approuvant ces vils marchandages. On voit comme «votre» féminisme ne date pas d'hier et qu'il y a belle lurette que les hommes se mordent les lèvres de dépit devant ces femmes de ladite espèce supérieure qui paient leur moitié!

Preste et joyeuse, Aude jeta sur lui un regard amical.

— Pense comme tu veux, fit-elle. Tu ressembles beaucoup à l'Albert d'Almqvist: «plus jeune comme homme que moi comme femme, quand bien même on te tiendrait, comme être humain, pour avoir un ou deux ans de plus que moi.»

Un silence. Immense et éloquent.

— Ne va pas croire, poursuivit Aude, que Sara prétende exclure entièrement les hommes de sa vie et qu'elle s'entende mieux à l'amour avec une patte de chaise! Elle était habile en affaires et elle avait une écriture lisible, son avenir était planifié sans que ses revenus dépendent d'un compagnon, mais elle avait aussi un joli maintien et une petite bouche gourmande, et ses propos ne sentaient pas toujours «l'ouvrier en habit de femme». Mais elle a eu sous les yeux l'union triste de ses parents, qu'elle appelle à juste titre une «méchante et déraisonnable entreprise», et si elle aime Albert en toute vérité, elle se méfie des excès de zèle comme des biens en commun. C'est bien d'avoir de l'affection l'un pour l'autre, mais s'aviser de partager quantité d'autres

choses inutiles comme le gagne-pain, le mobilier ou la maison, c'est s'exposer au mécontentement qui «s'insinue dans la moelle et l'os, et consume la santé». Et je partage son avis, conclut Aude en décochant à Frédéric un grand coup d'œil chaleureux.

«Diablerie!» songea Frédéric, que le visage semillant d'Aude secouait plus que ses paroles. Mais il devait bien admettre qu'elle proférait là des vérités indiscutables et que l'envie ne lui manquait pas, à lui, de manifester son accord en la pressant contre sa poitrine. Aude regarda avec douceur son compagnon dans les yeux et dit:

— Que penses-tu là, Frédéric?

— Je pensais que cette belle bouche que tu as mériterait bien que je la baise.

A son grand étonnement, elle s'approcha de lui et posa sur ses lèvres un baiser tant chargé de volupté que cela lui fendit le cœur. Ainsi, cette douce créature pouvait être affligée d'une si grande liberté? Et la vertu? Et la pudeur? Quelle honte! Tout de même, son poulx battait comme par l'effet d'une forte fièvre. Mais Aude poursuivait:

— Je possède une grande et jolie maison... tu devrais la voir... et j'ai des giroflées aux fenêtres! Et à l'étage, des chambrettes qui ne me servent en rien et que tu pourrais louer. Ainsi, ce qui est à toi resterait à toi, et ce qui est à moi resterait à moi. Il est facile de trouver, dans le voisinage, une bonne femme de ménage: je ne m'occuperais pas de tes chemises, mais je pourrais parfois t'inviter en bas pour le petit déjeuner.

— Mais, que dis-tu là? Tout n'est pas si atroce dans un ménage quand ceux qui le composent sont des gens sensés!

— Allons, Frédéric: l'excès de présence tue. Tu feras beaucoup de voyages et je penserai avec joie à toi quand tu seras parti. «De la sorte, l'amour durera.» Je connais, vois-tu, par cœur ce passage de *Sara*. «Tu n'auras pas à me voir dans toutes les stupides, ennuyeuses, vilaines... oui, au moment où il est complètement inutile de se voir l'un l'autre. Et si tu as également de tels moments, car tu es un être humain, (...) je n'aurai pas à te voir alors.»

Il la regarda subitement avec d'autres yeux. «Quel bon sens!» songea-t-il. En outre, l'idée de pouvoir la quitter s'il le voulait le rendait doublement amoureux. Il se leva et, la redressant, il la pressa contre lui.

— Mais... mon Dieu... c'est une idée...

— Est-ce que cela va bien, Frédéric?

«Il ne dit rien tout de même. Mais l'expression tout entière de son visage donnait la réponse: Ça va bien.»

25 octobre 1981